

ROMAIN GARY

**LES RACINES
DU CIEL**

roman

nrf

GALLIMARD

1911
1912

**LES RACINES
DU CIEL**



ÉDUCATION EUROPÉENNE.

TULIPE.

LE GRAND VESTIAIRE.

LES RACINES DU CIEL.

LA PROMESSE DE L'AUBE.

JOHNNIE CŒUR.

GLOIRE À NOS ILLUSTRES PIONNIERS.

LADY L.

POUR SGANARELLE.

La comédie américaine, I : LES MANGEURS D'ÉTOILES.

La comédie américaine, II : ADIEU GARY COOPER.

Frère Océan, I : LA DANSE DE GENGHIS COHN.

Frère Océan, II : LA TÊTE COUPABLE.

Frère Océan, III : CHARGE D'ÂME.

CHIEN BLANC.

LES TRÉSORS DE LA MER ROUGE.

EUROPA.

LES ENCHANTEURS.

LES TÊTES DE STÉPHANIE.

LA NUIT SERA CALME.

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE VOTRE TICKET
N'EST PLUS VALABLE.

CLAIR DE FEMME.

LA BONNE MOITIÉ.

LES CLOWNS LYRIQUES.

LES CERFS-VOLANTS.

Sous le pseudonyme de Fosco Sinibaldi :

L'HOMME À LA COLOMBE.

ROMAIN GARY

LES RACINES
DU CIEL

Texte définitif

The logo for the publishing house NRF (Nouvelle Revue Française), consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.***

***© Éditions Gallimard, 1956,
1980, pour la présente édition.***

PRÉFACE A LA NOUVELLE ÉDITION

On a bien voulu écrire, depuis la parution de ce livre il y a vingt-quatre ans, qu'il était le premier roman « écologique », le premier appel au secours de notre biosphère menacée. Je ne mesurais cependant pas moi-même, à l'époque, l'étendue des destructions qui se perpétuaient ni toute l'ampleur du péril.

En 1956, je me trouvais à la table d'un grand journaliste, Pierre Lazareff. Quelqu'un avait prononcé le mot « écologie ». Sur vingt personnalités présentes, quatre seulement en connaissaient le sens...

On mesurera, en 1980, le chemin parcouru. Sur toute la terre les forces s'organisent et une jeunesse résolue est à la tête de ce combat. Elle ne connaît certes pas le nom de Morel, le pionnier de cette lutte et le héros de mon roman. C'est sans importance. Le cœur n'a pas besoin d'un autre nom. Et les hommes ont toujours donné le meilleur d'eux-mêmes pour conserver une certaine beauté à la vie. Une certaine beauté naturelle...

J'ai situé mon récit dans ce qu'on appelait encore en 1956 l'« Afrique-Équatoriale Française » parce que j'y ai vécu et peut-être aussi parce que je n'ai pas oublié que ce fut l'A.É.F. qui, la première, répondit jadis à un appel célèbre contre l'abdication et le désespoir et que le refus de mon héros de se soumettre à l'infirmité d'être un homme et à la dure loi qui nous est faite rejoignait ainsi dans mon esprit d'autres heures légendaires...

Les temps n'ont guère changé depuis la publication de cet ouvrage : on continue à disposer tout aussi facilement des peuples au nom du droit des peuples à disposer d'eux-

mêmes. La prise de conscience « écologique » elle même se heurte à ce que j'appellerais l'inhumanité de l'humain. Au moment où j'écris, 1 200 éléphants viennent d'être massacrés au Zimbabwe pour protéger l'habitat des autres espèces... Il s'agit là d'une contradiction fondamentale qu'aucune pensée, aucune religion ne sont parvenues à résoudre.

Quant à l'aspect plus général, universel, de la protection de la nature, il n'a, bien entendu, aucun caractère spécifiquement africain : il y a belle lurette que nous hurlons comme des écorchés. C'est à croire que les droits de l'homme deviennent, eux aussi, des survivants encombrants d'une époque géologique révolue : celle de l'humanisme. Les éléphants de mon roman ne sont donc nullement allégoriques : ils sont de chair et de sang, comme les droits de l'homme justement...

Je tiens à remercier une fois encore ceux dont l'amitié m'a soutenu avec tant de constance pendant que je travaillais à ce roman dans des conditions difficiles : Claude Hettier de Boislambert, les professeurs J. E. de Hoorn, René Agid, ainsi que Jean de Lipkowski, Leigh Goodman, Roger Saint-Aubyn et Henri Hoppenot à qui ce livre est dédié.

1956-1980.

PREMIÈRE PARTIE

I

Depuis l'aube, le chemin suivait la colline à travers un fouillis de bambous et d'herbe où le cheval et le cavalier disparaissaient parfois complètement ; puis la tête du jésuite réapparaissait sous son casque blanc, avec son grand nez osseux au-dessus des lèvres viriles et ironiques et ses yeux perçants qui évoquaient bien plus des horizons illimités que les pages d'un bréviaire. Sa haute taille s'accommodait mal des proportions du poney Kirdi qui lui servait de monture ; ses jambes faisaient un angle aigu avec sa soutane, dans des étriers beaucoup trop courts pour lui, et il se balançait parfois dangereusement sur sa selle, regardant avec des mouvements brusques de son profil de conquistador le paysage des monts Oulé, auquel il était difficile de ne pas reconnaître un certain air de bonheur. Il avait quitté, il y avait trois jours, le terrain où il dirigeait des fouilles pour des instituts belge et français de paléontologie et, après un parcours en jeep, il suivait à cheval le guide depuis quarante-huit heures à travers la brousse, vers l'endroit où Saint-Denis était censé se trouver. Il n'avait pas aperçu le guide depuis le matin, mais la piste n'avait pas d'embranchement, et il entendait parfois devant lui un crissement d'herbes et le bruit des sabots. Parfois, il s'assoupissait, ce qui le mettait de mauvaise humeur ; il n'aimait pas se souvenir de ses soixante-dix ans, mais la

fatigue de sept heures de selle faisait souvent dériver ses pensées dans une rêverie dont sa conscience de religieux et son esprit de savant réprouvaient à la fois le vague et la douceur. Parfois il s'arrêtait et attendait que son boy le rejoignît, avec le cheval qui transportait dans une cantine quelques fragments intéressants, résultats de ses dernières fouilles, ainsi que ses manuscrits, qui ne le quittaient jamais. On n'était pas très haut ; les collines avaient des pentes douces ; parfois, leurs flancs se mettaient à bouger, à vivre : les éléphants. Le ciel était, comme toujours, infranchissable, vapoureux et lumineux, obstrué par toutes les sueurs de la terre africaine. Les oiseaux eux-mêmes paraissaient en avoir perdu le chemin. Le sentier continua à monter et, à un tournant, le jésuite vit, au-delà des collines, la plaine de l'Ogo, avec cette brousse crépue et serrée qu'il n'aimait pas et qui était, pensait-il, à la grande forêt équatoriale, ce que la grossièreté des poils est à la noblesse de la chevelure. Il avait calculé son arrivée pour midi, mais ce ne fut que vers deux heures qu'il déboucha au sommet de la colline. Il y vit la tente de l'administrateur, et le boy occupé à nettoyer des gamelles accroupi devant les restes d'un feu. Le jésuite passa la tête à l'intérieur de la tente et trouva Saint-Denis assoupi sur son lit de camp. Il ne le déranga pas, attendit que sa tente fût dressée, fit sa toilette, but du thé et dormit un peu. Quand il se réveilla il sentit aussitôt la fatigue dans tout son corps. Il demeura un moment étendu sur le dos. Il pensait qu'il était un peu triste d'être très vieux et qu'il ne lui restait donc plus beaucoup de temps, et qu'il allait falloir se contenter sans doute de ce qu'il savait déjà. Lorsqu'il sortit de sa tente, il trouva Saint-Denis en train de fumer sa pipe, face aux collines que le soleil n'avait pas encore quittées, mais qui paraissaient déjà comme touchées par un pressentiment. Il était plutôt petit, chauve, le visage pris dans une barbe désordonnée, avec des lunettes d'acier sur des yeux qui tenaient toute la place dans un visage émacié, aux pommettes saillantes ; les épaules voûtées et étroites évoquaient un emploi sédentaire, plutôt que celui de dernier gardien des grands troupeaux africains. Ils parlèrent un moment des

amis communs, des bruits de guerre et de paix, puis Saint-Denis interrogea le Père Tassin sur ses travaux, lui demandant notamment s'il était exact que, depuis les dernières découvertes en Rhodésie, on pût tenir pour acquis que l'Afrique fût le vrai berceau de l'humanité. Enfin, le jésuite posa sa question. Saint-Denis ne parut pas surpris qu'un membre éminent de l'Illustrissime Compagnie, âgé de soixante-dix ans et qui avait parmi les Frères des missions la réputation de s'intéresser beaucoup plus aux origines scientifiques de l'homme qu'à son âme, n'eût pas hésité à faire deux jours de cheval pour venir l'interroger au sujet d'une fille dont la beauté et la jeunesse ne devaient pourtant pas peser bien lourd dans l'esprit d'un savant habitué à compter en millions d'années et en âges géologiques. Il répondit donc franchement et continua à parler avec un abandon grandissant et un étrange sentiment de soulagement, au point qu'il lui arriva plus tard de se demander si le Père Tassin n'était pas venu jusqu'à lui uniquement pour l'aider à jeter bas ce poids de solitude et de souvenirs qui l'oppressait. Mais le jésuite écoutait en silence, avec une politesse presque distante, n'essayant à aucun moment d'offrir une de ces consolations pour lesquelles sa religion est si justement célèbre. La nuit les surprit ainsi, mais Saint-Denis continua à parler, ne s'interrompant qu'une fois, pour ordonner à son boy N'Gola d'allumer un feu qui fit aussitôt fuir ce qui restait du ciel, si bien qu'ils durent s'écarter un peu pour retrouver la compagnie des collines et celle des étoiles.

II

« Non, je ne puis prétendre l'avoir vraiment connue, j'ai surtout beaucoup pensé à elle, ce qui est encore une façon d'avoir de la compagnie. Elle avait certainement manqué de franchise à mon égard, et même de simple honnêteté : c'est à cause d'elle que l'administration

d'une région à laquelle je tenais beaucoup m'a été retirée, et que l'on m'a confié la charge de ces grandes réserves de troupeaux africains, jugeant sans doute que la confiance et la naïveté dont j'avais fait preuve dans cette affaire me révélaient plus qualifié pour m'occuper des bêtes que des humains. Je ne m'en plains pas et je trouve même que l'on a encore été bien gentil avec moi : ils auraient pu m'expédier quelque part, loin de l'Afrique, et, à mon âge, il y a des ruptures auxquelles on risque de ne pas survivre. Quant à Morel... Tout a été dit là-dessus. Je crois que c'était un homme qui, dans la solitude, était allé encore plus loin que les autres — véritable exploit, soit dit en passant, car lorsqu'il s'agit de battre des records de solitude, chacun de nous se découvre une âme de champion. Il vient souvent me retrouver, pendant mes nuits d'insomnie, avec son air en rogne, les trois rides profondes de son front droit, têtu, sous les cheveux ébouriffés, et cette fameuse serviette à la main, bourrée de pétitions et de manifestes pour la défense de la nature, qui ne le quittait jamais. J'entends souvent sa voix me répéter, avec cet accent faubourien assez inattendu chez un homme qui avait, comme on dit, de l'éducation : " C'est bien simple, les chiens, ça suffit plus. Les gens se sentent drôlement seuls, ils ont besoin de compagnie, ils ont besoin de quelque chose de plus grand, de plus costaud, sur quoi s'appuyer, qui puisse vraiment tenir le coup. Les chiens ne suffisent plus, les hommes ont besoin des éléphants. Alors, je ne veux pas qu'on y touche. " Il me le déclare avec le plus grand sérieux et il frappe toujours un coup sec sur la crosse de sa carabine, comme pour donner plus de poids à ses paroles. On a dit de Morel qu'il était exaspéré par notre espèce et acculé à défendre contre elle une sensibilité excessive, les armes à la main. On a affirmé gravement qu'il était un anarchiste, décidé à aller plus loin que les autres, qu'il voulait rompre, non seulement avec la société, mais avec l'espèce humaine elle-même — " volonté de rupture " et " sortir de l'humain ", furent, je crois, les expressions les plus fréquemment employées par ces messieurs. Et comme s'il ne suffisait pas de ces sornettes, je

viens de trouver dans une ou deux vieilles revues qui me sont tombées sous la main, à Fort-Archambault, une explication particulièrement magistrale. Il paraît que les éléphants que Morel défendait étaient entièrement symboliques et même poétiques, et que le pauvre homme rêvait d'une sorte de réserve dans l'Histoire, comparable à nos réserves africaines, où il serait interdit de chasser, et où toutes nos vieilles valeurs spirituelles, maladroites, un peu monstrueuses et incapables de se défendre, et tous nos vieux droits de l'homme, véritables survivants d'une époque géologique revolue, seraient conservés intacts pour la beauté du coup d'œil et pour l'édification dominicale de nos arrière-petits-enfants. » Saint-Denis se mit à rire silencieusement, en secouant la tête. « Mais là, je m'arrête. J'ai moi aussi besoin de comprendre, mais pas à ce point. D'une façon générale, je souffre plus que je ne pense, c'est une question de tempérament — et je crois qu'on comprend parfois mieux de cette façon-là. Ne me demandez donc pas d'explications trop profondes. Tout ce que je peux vous offrir, c'est quelques débris — dont moi-même. Je vous fais confiance pour le reste : vous avez l'habitude des fouilles et des reconstitutions. Je me suis laissé dire que, dans vos écrits, vous annoncez l'évolution de notre espèce vers une totale spiritualité et un amour total, et que vous l'annoncez pour bientôt — je suppose qu'en langage de paléontologie, qui n'est pas précisément celui de la souffrance humaine, le mot " bientôt " veut dire une bagatelle de quelques centaines de milliers d'années — et que vous donnez à notre vieille notion chrétienne de salut un sens scientifique de mutation biologique. J'avoue que je vois mal quelle place peut avoir dans une vision aussi grandiose une pauvre fille dont le principal destin, ici-bas, semble avoir été d'assouvir des besoins qui n'étaient pas précisément spirituels. Passe encore pour Minna — je ne méconnais pas le rôle humble mais nécessaire que les prostituées jouent dans les Écritures —, mais quelle place peut avoir dans vos théories et vos curiosités un homme comme Habib, quelle signification peut-on bien vouloir donner à ce rire silencieux qui secouait plusieurs fois par

jour, et sans raison apparente, sa barbe noire, alors qu'il regardait les eaux étincelantes du Logone, affalé sur une chaise longue à la terrasse du Tchadien, une casquette de navigateur sur la tête, agitant sans arrêt un de ces éventails en papier qui portent la marque pourpre d'une limonade américaine, mâchonnant un cigare humide et éteint ? Ceci dit, si c'est pour connaître les raisons de ce rire énorme que vous êtes venu jusqu'ici, vos deux jours de cheval n'auront pas été entièrement vains. Je puis vous donner mon explication. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, figurez-vous. Il m'est même arrivé de me réveiller brusquement sous ma tente, tout seul devant le plus beau paysage du monde — je veux dire, le ciel africain la nuit — et de m'interroger sur les raisons qui pouvaient pousser une canaille comme Habib à rire avec autant d'insouciance et autant de pure joie. Je suis arrivé à la conclusion que notre Libanais était un homme qui collait admirablement à la vie, et que ses éclats de rire satisfaits célébraient une union parfaite avec elle, une mutuelle compréhension, un accord que rien n'est jamais venu troubler, le bonheur, quoi. Ils formaient tous les deux un beau couple. Peut-être tirerez-vous de ces propos la même conclusion que certains de mes jeunes collègues, à savoir que Saint-Denis est devenu un vieux "rogue" isolé, hargneux et méchant, "qu'il n'est plus des nôtres", et tout à fait à sa place parmi les bêtes sauvages de nos réserves où l'administration l'a envoyé avec tant de prudence et de sollicitude. Mais il était quand même difficile de ne pas être frappé par cet air de santé et de joie coutumier à Habib, par sa force herculéenne, la solidité bien terrestre de ses jambes, ses clins d'œil goguenards qui ne s'adressaient à personne en particulier et semblaient bien destinés à la vie elle-même, et connaissant la carrière si réussie de notre crapule, de ne pas en tirer certaines conclusions. Vous l'avez sans doute connu comme moi, présidant aux destinées de l'hôtel du Tchadien, à Fort-Lamy, en compagnie de son jeune protégé, de Vries, après que l'établissement eut changé de main pour la deuxième ou troisième fois — les affaires n'étaient pas brillantes. Du

moins, elles ne le furent pas jusqu'à l'arrivée de MM. Habib et de Vries, qui installèrent un bar, firent venir une " hôtesse ", arrangèrent une piste de danse sur la terrasse dominant le fleuve, et offrirent bientôt tous les signes extérieurs d'une prospérité grandissante, dont les véritables sources ne furent connues que beaucoup plus tard. De Vries ne s'occupait guère de l'affaire. On le voyait rarement à Fort-Lamy. Il passait le plus clair de son temps à chasser. Lorsqu'on l'interrogeait sur les absences de son associé, Habib riait silencieusement, puis ôtait son cigare de ses lèvres et faisait un geste large vers le fleuve, les échassiers, les pélicans qui venaient se poser sur les bancs de sable au crépuscule, et les caïmans qui mimaient des troncs d'arbres sur la rive du Cameroun.

« — Que voulez-vous, le cher garçon n'est pas très copain avec la nature — il passe son temps à la poursuivre dans tous ses retranchements. Le meilleur coup de fusil, ici-bas. A fait ses preuves dans la Légion étrangère, est obligé aujourd'hui de se contenter d'un gibier plus modeste. Un sportsman dans toute l'acception du terme. — Habib parlait toujours de son associé avec un mélange d'admiration et de dérision, et parfois presque avec haine ; il était difficile de ne pas sentir que l'amitié entre les deux hommes était plutôt une soumission à quelque lien secret, indépendant de leur volonté. Je n'ai rencontré de Vries qu'une fois, plus exactement, je n'ai fait que le croiser sur une route, près de Fort-Archambault. Il revenait d'une partie de chasse, dans une jeep qu'il conduisait lui-même, suivi d'une camionnette. Il était très mince, très droit, blond ondulé, le visage assez beau, dans le genre prussien. Et il tourna vers moi un regard bleu pâle qui m'avait frappé, malgré la rapidité de notre rencontre — il faisait le plein d'essence, avec des bidons, sur la route, et venait de finir lorsque j'arrivai. Je me souviens aussi qu'il tenait sur ses genoux un fusil qui m'avait surpris par sa beauté — la crosse était incrustée d'argent. Il démarra sans répondre à mon salut, laissant là sa camionnette, et je m'arrêtai pour bavarder un peu avec le chauffeur Sara qui m'expliqua qu'ils revenaient d'une expédition dans

le district de Ganda et que le patron “ lui chasser tout le temps, même quand la pluie ”. Poussé par je ne sais quelle curiosité, j’allai soulever la bâche de la camionnette. Je dois dire que je fus servi. La camionnette était littéralement bourrée de “ trophées ” : des défenses, des queues, des têtes et des peaux. Mais ce qu’il y avait de plus étonnant, c’étaient les oiseaux. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. Et le beau M. de Vries ne constituait certainement pas une collection pour des musées, parce que la plupart avaient été criblés de plombs au point d’être méconnaissables et en tout cas inutilisables pour l’agrément de l’œil. Notre régime des chasses est ce qu’il est — ce n’est pas moi qui vais le défendre — mais il n’y a pas de permis capable de justifier les ravages qu’il faisait. J’interrogeai un peu le chauffeur, qui m’expliqua fièrement que “ le patron, lui chasser pour plaisir ”. J’ai horreur du petit nègre, qui est une de nos grandes hontes en Afrique, je lui parlai donc en sara, et au bout d’un quart d’heure j’en sus assez sur les exploits sportifs de de Vries pour lui faire coller une amende du tonnerre de Dieu à mon retour à Fort-Lamy. Ce qui n’empêcha sûrement rien : il y a des gens qui sont toujours disposés à payer le prix qu’il faut pour satisfaire les besoins intimes de leur âme, ainsi que vous devez le savoir. J’allai également faire une scène à son protecteur sur la terrasse du Tchadien, et le priai de modérer un peu les épanchements de son jeune ami. Il rit de bon cœur. “ Qu’est-ce que vous voulez, mon bon : une noble âme, un besoin terrible de pureté — d’où heurt violent avec la nature, ça ne peut pas être autrement, une espèce de règlement de comptes perpétuel. Membre de plusieurs sociétés cynégétiques, plusieurs fois primé, très grand chasseur devant l’Éternel — lequel, fort heureusement, est à l’abri, sans quoi... ” Il rigola. “ Doit donc se contenter d’un gibier intermédiaire, de brouilles : hippos, éléphants, oiseaux. Le vrai gros gibier demeure invisible, Lui, fort prudemment. Dommage — quel beau coup de fusil ! Le pauvre garçon doit en rêver la nuit. Prenez une limonade, c’est ma tournée. ” Il continua à s’éventer, affalé sur son éternelle chaise longue, et je le laissai là, puisqu’il était

chez lui. Il me jeta encore, comme je m'éloignais : " Et ne vous gênez pas pour les amendes : il faut ce qu'il faut. Les affaires vont bien. "

« Elles allaient bien, en effet.

« L'explication de cette prospérité, extraordinaire pour qui connaissait les déboires financiers des exploitants successifs du Tchadien, se révéla d'une manière tout à fait inattendue. Un camion de caisses de limonade eut un accident malencontreux à l'est d'Ogo : il y eut une explosion qui n'était pas entièrement explicable par la teneur en gaz de la limonade. On découvrit que MM. Habib et de Vries prenaient une part active à la contrebande d'armes qui suivait les vieilles routes des marchands d'esclaves vers les profondeurs de l'Afrique, à partir de quelques bases de départ bien connues. Vous n'ignorez pas les luttes sourdes dont notre vieux continent est l'enjeu : l'Islam augmente sa pression sur les tribus animistes, de l'Asie surpeuplée monte lentement un nouveau rêve d'expansion, et la leçon de la lutte sans issue que les Anglais mènent depuis trois ans au Kenya n'a pas été perdue pour tout le monde. Habib était installé dans tout cela plus confortablement encore que sur sa chaise longue, et son casier judiciaire, lorsqu'on songea enfin à le faire venir, se révéla être un véritable chant de triomphe de ce bas monde. Mais à ce moment-là, il avait déjà filé, avec son bel associé, l'ennemi de la nature, averti sans doute par quelques-uns de ces messages mystérieux qui semblent toujours arriver à temps en Afrique, cependant que rien, jamais, ne trahit la hâte ou l'inquiétude sur les visages impassibles de certains de nos marchands arabes, assis dans la pénombre bien aérée de leurs boutiques, rêveurs et doux, et comme entièrement à l'écart des bruits et de l'agitation de ce monde troublé. Nos hommes disparurent donc, avant de ne réapparaître, d'une manière tout à fait inattendue, mais, à bien y penser, naturelle, qu'au moment où l'étoile de Morel était à son apogée, pour recueillir quelques-uns des derniers rayons de cette gloire terrestre qui allait si bien à leur genre de beauté. »

III

« Ce fut en tout cas Hâbib, dès qu'il eut acquis le Tchadien, transformé désormais, à l'aide du néon, en "café-bar-dancing", qui eut l'idée d'animer l'atmosphère quelque peu désolée de l'endroit — c'était particulièrement sensible à la terrasse, devant la rive du Cameroun tout hérissée de solitude, et le ciel immense, qui paraissait avoir été conçu pour quelque bête préhistorique à sa dimension — qui eut donc l'idée d'animer cette atmosphère un peu trop nostalgique par une présence féminine. Il fit part de son intention aux habitués longtemps à l'avance, et la répétait chaque fois qu'il venait s'asseoir à une table, s'éventant de cet éventail publicitaire dont il ne se séparait jamais et qui paraissait particulièrement frivole dans sa main énorme — il s'asseyait, nous tapait sur l'épaule, comme pour nous reconforter, nous aider à tenir encore un peu — il s'occupait de nous — il allait faire venir quelqu'un — ça faisait partie de son plan de réorganisation — pas une grue, remarquez bien — simplement quelqu'un de gentil — il comprenait parfaitement que les copains, surtout ceux qui se tapent cinq cents kilomètres de piste pour sortir du bled, en ont marre de se dessécher tout seuls devant leur whisky, — ils ont besoin de compagnie. Il se levait lourdement et allait répéter son boniment à une autre table. Il faut dire qu'il réussit assez bien à créer une atmosphère de curiosité et d'attente — on se demandait avec un peu de pitié et d'ironie quel genre de fille allait tomber dans le panneau — et je suis persuadé qu'il y a eu parmi nous quelques pauvres bougres — vous voyez que je ne vous cache rien — qui en rêvaient secrètement dans leur coin. C'est ainsi que Minna était devenue un sujet de conversation dans les endroits les plus perdus du Tchad, bien avant son apparition, et le temps qu'elle mit à se matérialiser permit à quelques-uns d'entre nous de constater une fois de plus que des années d'isolement au

ROMAIN GARY

Les racines du ciel

Un Français, Morel, entreprend en Afrique une campagne pour la défense des éléphants, menacés de tous les côtés, tant par les chasseurs que par les lois dites « inexorables » du progrès. Lorsque la Conférence pour la Protection de la Faune (Congo, Bukavu, 1953) constate elle-même qu'« il serait vain de vouloir imposer au public le respect de la nature uniquement par les méthodes légales », Morel ne craint pas de recourir aux armes. Aidé par quelques compagnons convaincus comme lui que le respect de la nature n'est pas incompatible avec les exigences du progrès, il prend le maquis contre la barbarie et la cruauté sous toutes ses formes, cependant que de tous les côtés des conspirateurs habiles essayent d'utiliser sa magnifique obsession et son apparente naïveté à leurs propres fins. Ridiculisé ou haï, accusé de préférer les bêtes aux hommes, traité de misanthrope et de nihiliste, trahi par les uns, aidé par quelques autres, exploité par un apprenti dictateur et par des agitateurs politiques, le « Français fou » continue envers et contre tous à défendre les éléphants au risque de sa vie. Face à la haine raciale et religieuse, à la démagogie nationaliste, Morel poursuit sa campagne pour la protection de la nature, pour le respect de ce qu'il appelle « la marge humaine », quels que soient les systèmes, les doctrines et les idéologies de rencontre. D'aventure en aventure, d'avatar en avatar, il triomphe avec une tranquille confiance de toutes les déceptions et de toutes les ruses, persuadé que les hommes sont assez généreux pour accepter de s'encombrer des éléphants dans leur difficile marche en avant et de ne pas céder à la tentation du totalitaire sans marge, de la fin qui justifie les moyens et du rendement absolu.

Et peu à peu, une complicité souriante et amicale se forme autour de celui qui « ne sait pas désespérer » et de ces géants menacés. Des volontaires de tous les pays, de toutes les races et de toutes les opinions se rangent autour de cet aventurier de l'humain.

R. G.

nrf